

Lawton (Denis). — *Social class, language and education* (Classe sociale, langage et éducation)

Guy Vincent

Citer ce document / Cite this document :

Vincent Guy. Lawton (Denis). — *Social class, language and education* (Classe sociale, langage et éducation). In: Revue française de pédagogie, volume 11, 1970. pp. 41-43;

https://www.persee.fr/doc/rfp_0556-7807_1970_num_11_1_1992_t1_0041_0000_2

Fichier pdf généré le 21/04/2018

LAWTON (Denis). — **Social class, language and education** (Classe sociale, langage et éducation). — London, Routledge and Kegan, 1968. — 22 cm, 181 p., tabl., index, bibliogr. (The international library of sociology and social reconstruction).

Denis Lawton, enseignant devenu sociologue pour résoudre, dit-il, les difficultés rencontrées dans sa pratique pédagogique, se propose ici d'analyser d'un point de vue théorique et expérimental les implications éducatives de la relation entre langage et classe sociale. On attendait un ouvrage de synthèse sur cette question si souvent abordée depuis quelques années dans des recherches très diverses.

Le problème de l'influence qu'exerce la langue héritée par les élèves de leur milieu familial sur leur réussite scolaire est lié à un ensemble d'autres problèmes qui sont abordés dans les premiers chapitres de l'ouvrage.

Toutes les études réalisées en Angleterre (comme ailleurs) depuis la dernière guerre ont montré la moindre réussite scolaire, au niveau secondaire surtout, des enfants d'origine ouvrière. Il s'agit d'expliquer ce phénomène complexe, c'est-à-dire d'en inventorier les facteurs multiples en inter-relations, au lieu de se contenter d'évoquer de façon tautologique les différences de « motivation » aux tâches scolaires. La « motivation » est une variable sub-culturelle, en prenant le terme culture au sens des ethnologues et en entendant par sub-cultures les différentes façons de se comporter des groupes à l'intérieur d'une culture. Des études nombreuses, bien que variées et d'inégale qualité, permettent de tracer un tableau des différences entre sub-culture ouvrière et sub-culture des classes moyennes. Ainsi les recherches de J. Klein montrent que dans la classe ouvrière traditionnelle, la communauté est refermée sur elle-même, se donne des buts à court terme plutôt que des plans à long terme : le rôle du mari et de la femme sont distincts, tandis que dans les classes moyennes beaucoup de tâches et de responsabilités sont partagées. Selon Nisbet, dans la famille ouvrière plus nombreuse, il y a moins de communication directe entre l'enfant et ses parents. Or ces caractéristiques conditionnent aussi bien les attitudes de l'enfant à l'égard de l'école que le développement de sa pensée. C'est aussi qu'il existe une relation entre la structure familiale, le type de discipline imposé à l'enfant et la connaissance : selon Klein toujours, il est d'autant plus difficile à l'enfant de généraliser qu'il est puni selon l'humeur des parents plutôt que selon un système de règles logiquement formulées.

Le chapitre III est spécialement consacré à passer en revue les différentes études déjà faites sur la relation entre classe sociale et développement linguistique. La preuve de cette relation a été maintes fois faite, avec des techniques de mesures de plus en plus complexes et précises : on ne mesure plus seulement l'étendue du vocabulaire ou la longueur des phrases, mais, comme le fait Loban, on établit un indice pondéré de subordination, ou bien encore on étudie la structure de la phrase à travers la fréquence de certaines formes grammaticales.

Encore faut-il, selon Lawton, examiner les conséquences cognitives de l'usage de différentes langues. Après avoir posé la question des rapports entre langage et pensée à de multiples théories psychologiques (de Pavlov à Piaget), et la question des rapports entre langage culture et structure sociale à plusieurs théories anthropologiques, l'auteur conclut que n'importe quoi ne peut pas être dit en n'importe quelle langue, qu'il s'agisse de l'anglais et de l'arabe par exemple, ou qu'il s'agisse de la langue populaire et de la langue cultivée au sens de la langue anglaise. Ces considérations ont pour but non seulement d'éclaircir la *nature* de la relation entre classe sociale, langue et réussite scolaire, mais d'introduire aux recherches de B. Bernstein, auxquelles est consacré un chapitre entier.

Dans une série d'articles publiés dans diverses revues, et qui sont ici résumés, Bernstein, montrait que la perception, chez les élèves d'origine ouvrière et chez les élèves originaires des « classes moyennes », est qualitativement différente. Les premiers sont sensibles aux contours des objets ; les seconds à leur structure, c'est-à-dire à leurs inter-relations. S'il en est ainsi, c'est qu'il existe deux formes de langage (« public language » — « formal language »), les enfants de classe moyenne étant seuls à utiliser le second. La langue utilisée dans la famille ouvrière tend à contenir une forte proportion de courts commandements, de déclarations simples, de questions dans lesquelles le symbolisme est descriptif, visuel et dans lesquelles les implications logiques sont pauvres. On comprend ainsi que l'enfant d'ouvrier manifeste à l'école peu de « curiosité », qu'il ait des difficultés à utiliser les concepts abstraits, et qu'il ne suffise pas de lui inculquer du vocabulaire pour résoudre le problème. Enfin les formes linguistiques doivent être mises en rapport avec la structure sociale des groupes : pour s'en tenir à un exemple simple, plus la relation inter-individuelle est étroite, moins se fait sentir le besoin d'une expression verbale élaborée.

Lawton a lui même repris les recherches expérimentales de Bernstein ; l'originalité de ses travaux réside dans le fait qu'ils portent à la fois sur l'expression orale et sur l'expression écrite, et ceci dans différentes situations (composition écrite, test, discussion de groupe, interview). Indiquons brièvement les résultats qui nous ont paru les plus intéressants, en particulier pour les enseignants. Dans les compositions écrites, varient selon l'origine sociale des élèves non seulement la longueur des textes (plus brefs chez les enfants d'ouvriers sauf lorsqu'ils recourent à la langue parlée), mais le pourcentage de pronoms personnels et de verbes passifs, ainsi que la variété des adjectifs et des adverbes. L'indice calculé selon le rapport entre le nombre de propositions subordonnées et le nombre de verbes aux modes finis, ne révèle pas de différence selon l'origine sociale, mais les élèves d'origine ouvrière utilisent un éventail moins large de types de propositions subordonnées. Enfin lorsqu'un fils d'ouvrier choisit de traiter un sujet de manière générale et abstraite, il écrit peu, ou alors, comme le montre l'étude cas par cas, s'arrête au milieu d'une phrase pour en venir à une description concrète.

L'analyse des discussions de groupe (qui révèle des différences moins grandes que pour la langue écrite) confirme la moindre aptitude au maniement des abstractions des élèves d'origine populaire, mais lorsqu'on les contraint aux abstractions, comme il est possible de le faire dans l'interview, la différence avec les élèves de milieu plus favorisé s'atténue. Ces résultats incitent l'auteur à l'optimisme, d'autant plus que selon lui la distinction faite par Bernstein, entre deux formes de langage ou

deux sortes de codes, n'est pas une dichotomie, mais une distinction de stades de développement.

Encore faudrait-il que le rattrapage linguistique des enfants de milieu défavorisé soit organisé systématiquement (le dernier chapitre de l'ouvrage indique les principaux programmes et expériences américaines et anglaises), et, plus profondément, que soit modifiée la structure sociale de l'école, en particulier la relation pédagogique. Sans s'attarder à l'attitude « romantique » de respect envers la sub-culture ouvrière (condamnée par l'évolution des sociétés industrielles), l'enseignant doit transformer les élèves en enfants de classe moyenne, et ceci non pas dans les caractères extérieurs de leur culture comme la politesse (auxquels on attache trop d'importance) mais dans les processus cognitifs. Lawton ne précise guère quelles seraient les méthodes à utiliser pour ces apprentissages de rôles et de code : il ne paraît pas songer aux méthodes « nouvelles », qui, selon F. Russmann, n'offrent pas d'intérêt pour les enfants défavorisés du point de vue culturel.

Cet ouvrage n'apporte pas la synthèse ou la systématisation espérées. Il a cependant l'avantage de fournir, en peu de pages, un inventaire et un résumé des recherches anglo-saxonnes sur les problèmes pédagogiques posés par le rapport entre langue et classe sociale.

Guy VINCENT.